

**« Si l'Occupation n'était pas venue, Prison je ne t'aurais pas connue »
(Louis Perrot, Dijon, 4-6 juin 1944)**

Michel BLONDAN

Docteur en droit, spécialité histoire du droit et des institutions

Maison d'arrêt de Dijon, section allemande, printemps 1944.

Louis Perrot, dit *Loulou*, FTPF, compagnie Lucien Dupont, matricule 530.

Rien ne prédestinait Louis Perrot à se retrouver enfermé dans une « prison allemande ». Né le 13 janvier 1923, à Gevrey-Chambertin, Loulou – comme chacun l'appelle affectueusement – fréquente l'école communale avant de s'en aller préparer, en trois ans, un brevet d'enseignement industriel à l'Ecole pratique d'industrie de garçons, boulevard Voltaire à Dijon¹. Sa réputation est celle d'un bon élève. Le BEI en poche – en juillet 1939 –, Louis se fait embaucher comme dessinateur dans une entreprise dijonnaise d'électricité. Mais il n'y reste pas longtemps, car son père tombe gravement malade et Louis doit revenir au pays pour prendre en main l'entreprise familiale de plâtrerie-peinture. Aimant la vie, Loulou prend plaisir à jouer au football avec ses copains d'enfance inscrits, comme lui, à l'Avenir sportif de Gevrey-Chambertin.

Entre-temps, la guerre éclate, puis l'Occupation s'abat sur la France. Louis rejoint alors la Résistance. Tôt et activement, à Dijon, à Gevrey-Chambertin et dans les environs. En 1941, il distribue des tracts à la gloire de l'Armée rouge² avec René Romenteau, Pierre Vieillard, Léon Soye, Lucien Dupont et d'autres encore. Et ce n'est pas le fait d'apprendre que les trois premiers de ces jeunes hommes – probablement membres des Bataillons de la jeunesse³ – ont été fusillés par l'occupant comme otages en mars et août 1942 à Dijon⁴, ni même que Lucien Dupont, devenu responsable FTP, a été arrêté à Paris en octobre 1942 pour être fusillé au Mont Valérien le 26 février 1943, qui va ralentir son ardeur puisque, à la mi-juillet 1943, Louis Perrot fait partie de la petite équipe qui réceptionne, en pleine nuit, sous la direction d'Alix Lhote, à Saint-Philibert, le premier parachutage clandestin d'armes et de matériel organisé au profit de la Résistance côte-d'orientale par le BOA, autrement dit le Bureau des opérations aériennes, un service Action des Forces françaises combattantes créé quelques mois plus tôt par Jean Moulin et son équipe, et relevant du BCRA de Londres et de l'autorité du général de

1. Aujourd'hui Lycée Hippolyte-Fontaine.

2. In archives familiales : un tract ronéoté que l'on peut dater de septembre 1941 : « Vive / l'Armée Rouge / La Jeunesse Soviétique incorporée / dans les rangs de l'Armée Rouge / brise depuis 10 semaines les assauts / des hordes hitlériennes. Jeune ! / de sa lutte dépend ton sort. Aide les frè/res soviétiques. Sabote ! / Ne laisse rien à l'ennemi ! ».

3. Sur les Bataillons de la jeunesse, lire notamment BERLIERE, Jean-Marc, LIAIGRE, Franck, *Le sang des communistes : Les Bataillons de la jeunesse dans la lutte armée, Automne 1941*, Paris, Fayard, 2004, 415 p.

4. Pierre Vieillard et René Romenteau constituent, avec René Laforge et Jean Schellnenberger, le groupe des quatre élèves de l'Ecole normale d'instituteurs auxquels la mémoire collective dijonnaise et côte-d'orientale rend périodiquement hommage. Ils ont été fusillés en représailles d'attentats qu'ils n'avaient pas commis, à Dijon le 7 mars 1942 avec leur camarade Robert Creux, jeune ébéniste. Lire, notamment : Amicale des anciens élèves de l'Ecole normale et SNI, *Les quatre Normaliens de Dijon*, Dijon, CRDP, 1983 (1ère éd. 1968). Les auteurs s'intéressent aux conditions de vie infligées aux résistants et autres internés de la prison de Dijon durant cette époque.

Gaule⁵. Quant à son activité au cours de l'hiver 43/44, elle est celle d'un franc-tireur, membre de la compagnie FTP qui a relevé le nom de Lucien Dupont.

On s'en doute : *Loulou* a œuvré tant et si bien contre l'occupant et ses auxiliaires locaux qu'il a fini par être soupçonné de « faire partie d'une organisation terroriste » – pour reprendre les termes alors employés par les autorités allemandes et françaises pour qualifier les activités résistantes –, ce qui lui vaut d'être arrêté, le 9 mars 1944, au domicile familial, par quatre militaires de la *Sicherheitspolizei*⁶, accompagnés de deux gendarmes⁷. Pour Louis Perrot, commence alors une éprouvante série d'interrogatoires, de sévices et de confrontations, au rythme décidé par la Gestapo⁸. Pour autant, il ne va pas sombrer et il continue de se battre.

Au secret pendant presque quatre mois dans « la prison allemande de la rue d'Auxonne » – c'est ainsi que l'on appelle la section créée, par les autorités d'occupation, à l'intérieur même de la maison d'arrêt de Dijon⁹ –, Louis cherche à écrire, parvient à écrire. Il le fait pour exprimer ses sentiments, rassurer ses proches, renseigner ses camarades, mais aussi pour venir en aide à quelques co-détenus. Progressivement, il assimile les ruses et noue les complicités indispensables pour faire sortir ses lettres de la prison.

Au total, 24 lettres, datées du 23 avril au 27 juin 1944, sont parvenues à sa famille. Conservés pieusement pendant 60 ans, par sa mère puis par sa sœur, ces objets sacrés de la mémoire familiale¹⁰ nous ont été récemment confiés, avant d'être remis aux Archives départementales de la Côte-d'Or par Madame Denise Perrot-Mortet à qui nous adressons toute notre gratitude¹¹. Si l'on ajoute à ces 24 lettres écrites *intra muros*, les huit que Loulou a reçues de sa famille – et qu'il lui a retournées après avoir réemployé le papier – et les trois graffitis relevés, à la Libération, sur les murs des cellules où il fut confiné, c'est un ensemble de 35 documents chargés d'émotion et d'une rare authenticité que Louis Perrot, résistant, nous a légués avant d'être frappé par les balles du peloton d'exécution, le lendemain d'un « jugement » prononcé par une juridiction militaire allemande.

Le présent article se propose de valoriser ce corpus de textes en en extrayant ce qui touche à l'enfermement de Louis Perrot dans la prison de Dijon à la fin des années noires. Sur le plan formel, nous choisissons de faire parvenir au lecteur un grand nombre de citations, car ce qu'écrit *Loulou* mérite d'être respecté. Bien sûr, une telle démarche privilégie la subjectivité au détriment de la généralisation ou de l'abstraction ; mais tel est notre souhait. Entrer dans un univers carcéral sur les pas et aux côtés de *Loulou*, avec ses yeux, sa sensibilité et ses mots à lui, c'est, pensons-nous, la meilleure façon de nous acquitter de la dette que nous avons envers lui, sans oublier ses compagnons et camarades ayant, comme lui, sacrifié leur vie au titre des valeurs de la Résistance¹².

C'est en pensant à vous..., aux camarades...

La lettre de Louis Perrot la plus ancienne porte la date 23 avril 1944. Est-elle la première qu'il ait écrite depuis son arrestation qui remonte au 9 mars ? Il est difficile de l'affirmer avec certitude,

5. PICHARD, Michel, *L'espoir des ténèbres : parachutages sous l'occupation (Histoire du BOA)*, Paris-Vesoul, ERTI, 1990, 360 p., ill., préf. de François Bédarida.

6. Service historique de la Défense, Gendarmerie (SHD-G), 21E 14, fiche de renseignements le concernant, n° 117/4, du 9.3.44. Cette fiche ne mentionne pas la présence de gendarmes français lors de l'arrestation de Louis Perrot.

7. Mme Denise Perrot-Mortet précise que « deux gendarmes français » ont participé activement à la recherche de son frère Louis aux côtés des « militaires allemands en uniforme » (témoignage, 2004).

8. A Dijon comme ailleurs en France, le *Sipo-SD* est couramment appelé « la Gestapo ».

9. Ancienne prison départementale, la maison d'arrêt de Dijon a été cédée à l'Etat après la Libération. Elle a pour adresse : 72 rue d'Auxonne, ce qui a donné naissance à quelques expressions bien dijonnaises. Si l'on excepte la période de l'Occupation, une pointe d'ironie s'est, en tout temps, dissimulée derrière l'emploi de certaines formules : « le tribunal l'a envoyé rue d'Auxonne » ou « il sort de la rue d'Auxonne ». Mais il ne faut pas exclure, en certaines circonstances, l'expression d'une gêne ou une marque de pudeur.

10. L'expression est de Guy Krivopissko, in *La vie à en mourir : Lettres de fusillés, 1941-1944*, Paris, Tallandier, 2003, p. 27.

11. ADCO, 6J 97, don de Madame Denise Perrot-Mortet, communication réservée.

12. Le monument érigé devant la maison d'arrêt de Dijon en hommage aux résistants internés et déportés est fait de blocs de granit extraits de la carrière du camp de concentration de Natzweiler-Struthof.

mais la probabilité en est grande, car son long texte aborde nombre de sujets, notamment les événements qui suivirent immédiatement son arrestation, un peu comme si Louis voulait faire le point à l'intention de sa mère, Louise, qu'il appelle Nina, de sa sœur, Denise, tout en les chargeant d'informer ses camarades de résistance. A défaut d'être la première lettre, elle pourrait en être le doublon, Louis ne sachant pas encore si son courrier sort réellement de la prison.

Louis, que nous savons franc-tireur et saboteur, n'a rien de dur de naissance ; même s'il a pris le petit nom de son enfance pour en faire son nom de guerre. C'est d'abord Loulou, un fils et frère aimant, proche des siens, tendre et attentif, qui s'adresse à eux avant de parler de lui : « Maman, Denise chérie, C'est aujourd'hui la saint Georges. Je pense au pauvre petit papa. Aussi, je prie pour lui comme je n'ai cessé de prier depuis le commencement. C'est en pensant à vous et en priant que je trouve les plus douces consolations. Pour moi, ça va, je suis en bonne santé »¹³.

Mais après avoir débuté ainsi sa lettre, le fils et frère redevient le résistant captif. Et *Loulou* ne triche pas : « J'ai subi de très longs interrogatoires... Le 1er que j'ai subi, je l'ai subi déprimé et malade parce que j'avais avalé une pastille que Mr Paris m'avait donnée pour me suicider. Par malheur je n'en trouvé (*sic*) qu'une et cela me donna qu'un bon malaise dans la cave de la Gestapo, le matin du 9 mars (24ème anniversaire de votre mariage). Donc quand on m'interrogea le soir, j'étais encore malade et battu au nerf de bœuf. Les preuves sous les yeux, j'ai parlé. Je sais tout ce qui s'est passé à Gevrey et aux environs. J'étais présent pour montrer, oh ! tâche cruelle, les maisons. Heureusement, beaucoup étaient vides. Je sais que M[M]r Chenevier de Gevrey et Morey sont libérés – du lundi 17. Encore une fois, je n'ai pas voulu survivre au déshonneur d'avoir parlé, ce lundi 17 les entendant partir, ayant retrouvé mon autre pastille je l'avale le 17 au soir, pour mourir le 18¹⁴ après avoir mangé toutes mes provisions (ce qui me sauva). J'eus un gros malaise la nuit, mon cœur s'arrêta presque et je restai dans le coma à moitié raide 1 heure ou 2 peut-être. Mais le matin, ça allait tant bien que mal, maintenant ça va. Voilà mon odyssée. A raconter aux camarades. »¹⁵.

Comme le combat n'est pas fini, *Loulou* demande que l'on prévienne l'ex-bedeau, le charpentier agricole, le beau-frère de Raymonde, *Je soude*, dit *Le barman*, le mari de Blanc-Blanc, sans oublier l'amoureux de Ginette de l'usine à goudrons¹⁶.

Et puisque la vie ordinaire suit son cours, Louis renoue quelques fils : « Dites-moi si le père Joffre est rentré. Donnez nouvelles pays, famille, voisin, jardin, foot-ball, etc. (...). Donnez prix des factures avec nom. Quel métreur avez-vous pris ? (...). Bonjour et merci à Loune, qu'il fasse bien notre vigne, je compte sur lui, sans oublier Suzanne, Alette, Curé, Viard, Félix – dis-lui qu'il pense au saucisson –, Leclerc, Boisset et mes copains de Morey, Toby, Bertrand, Coquard et la famille Babouhot. N'oublie pas le père Dubasque et Gustave Bourgeot et sa belle-mère avec qui j'aimais tant discuter »¹⁷.

C'est seulement quand il envisage l'avenir que Loulou laisse pointer quelque inquiétude : « Faites bien nos vignes et jardins, vous en aurez besoin quand la guerre totale commencera »¹⁸. Inquiétude quant au sort de sa mère et de sa sœur ? Bien sûr, et c'est pour cela que le fils et frère éprouve le besoin de leur donner ce bon conseil de chef de famille, comme cette autre recommandation qui pourrait bien avoir pour but de les préparer à l'idée de sa prochaine disparition : « Profitez-en. Vous ne connaissez pas l'avenir »¹⁹.

Inquiet ? On le serait à moins. Loulou n'est pas fait d'un bloc : « Sous une rude écorce bat souvent un cœur généreux »²⁰. Un cœur généreux qui est aussi un cœur pétri de sensibilité et de tendresse, sachant envoyer ses baisers même du plus profond d'une cellule : « Ne te fatigue pas Nina

13. ADCO, 6J 97, Louis, à Dijon, le 23 avril 1944.

14. Sur l'original, le nombre 18 est encadré. Dans quatre autres lettres, Louis évoquera clairement la date du décès de son père survenu le 18 juin 1943.

15. Louis, 23 avril 44.

16. Louis, 23 avril 44.

17. Louis, 23 avril 44.

18. Louis, 23 avril 44.

19. Louis, 23 avril 44.

20. Louis, 23 avril 44.

chérie, soigne-toi bien. Denise est gentille avec toi, je suis tranquille. Baiser à toutes les Baraques, mémère chérie, Thérèse et tantes Bugnot et Cie, Evelle, etc. (...). Recevez Nina chérie et ma grosse Denise ainsi que la maison Karcher, de celui qui vous aime, ses plus doux baisers et pensées. Courage. A bientôt. Vive la France. Une grosse bise pour ma Petite Bibiche chérie²¹. (...). Toutes deux pardonnez-moi si j'ai été malin et méchant. Je m'en repens. Courage et patience. C'est la France libre qui vous parle et qui prie pour vous »²².

Une mine de crayon de 2 cm

Louis a écrit ses cinq premières lettres en réemployant, parfois de façon fragmentaire, le papier des trois lettres que sa mère lui a adressées les 17 et 31 mars, et 13 avril ; c'est-à-dire au rythme d'une tous les 15 jours, une périodicité à elle imposée par les autorités allemandes en plus des menaces de censure. On imagine sans mal le déchirement de Louis quand il s'est décidé à se séparer de ce qu'il avait alors de plus précieux au monde, et de se priver ainsi de relectures, à l'infini, de ces phrases empreintes de la douceur et de la tendresse d'une mère aimante, et courageuse face à ce nouveau drame survenant moins de neuf mois après la mort de son époux.

Ce sacrifice a une contrepartie appréciable : la mise en place d'un système de communication fait de débrouillardise : « Ecrivez souvent longues lettres avec 1 ou 2 pages en blanc »²³. Mais probablement Louise, sa mère, n'a-t-elle pas le droit d'envoyer plus d'une feuille à la fois, car nous avons constaté que pour satisfaire la demande de Louis, elle en vient à plier une grande feuille en deux pour former 4 pages, alors qu'elle n'écrira que sur les trois premières. Reste que cela ne suffit pas et que plus tard Louis demandera que l'on glisse dans ses rares colis du « papier pour cabinets »²⁴, afin ne pas attirer l'attention des gardiens, et récupérera le papier d'emballage, voire des fragments d'imprimés en usage dans l'administration pénitentiaire elle-même²⁵. Ce qui, soit dit en passant, atteste de certaines négligences, si ce n'est de complicités internes.

La question du papier ainsi réglée, il convient d'avoir de quoi écrire. A ce sujet, Louis peut conjuguer chance et malchance. On le verra plus loin : dans cette prison, les détenus ont cruellement faim, c'est pourquoi les colis contenant de la nourriture fournie par les familles peuvent entrer, au compte-goutte bien sûr, et après contrôle. Par ailleurs, la sœur de Louis travaille aux Fruits Duchesse, une confiserie de Gevrey-Chambertin. Louis a donc l'idée suivante : « Denise fera mettre par Mr Hofer dans une boîte de confitures en carton avec couvercles en fer, 1 ou 2 ou 3 mines de crayon de 2 cm de long, pour écrire. Comme cela ils ne verront rien »²⁶. Mais il faut tout de même prendre quelques précautions, par exemple, préférer les fruits à pépins et utiliser la bonne technique : « Si vous mettez quelque chose dans les confitures, y mettre quand elles sont chaudes. Heureusement que les framboises n'ont pas été ouvertes : on voyait une fente »²⁷.

Quant à la voie d'acheminement du courrier, ce sera la reprise du linge par la famille puisque l'administration de la prison ne se charge pas de son lavage : « Regardez bien partout dans mon linge sale. (...). *Les autres fois, regardez toutes les coutures et partout.* (...). Aujourd'hui, regardez la *serviette, vers PD, et de l'autre côté,* et aussi partout dans le caleçon »²⁸. Mais attention : si les détenus peuvent raisonnablement compter sur la répugnance des gardiens à fouiller méticuleusement leur linge sale sortant, et leur dégoût d'y trouver de la vermine – « Faites attention aux punaises », écrira à deux

21. Bibiche est le petit nom que Louis donne à sa fiancée.

22. Louis, 23 avril 44. Les Baraques : quartier de Gevrey-Chambertin où habite la grand-mère de Louis. Evelle (Côte-d'Or) : village natal de M. Bugnot.

23. Louis, 23 avril 44.

24. Louis, 25 avril 44.

25. Louis, s 8, vers le 22 et 24 mai 44.

26. Louis, 23 avril 44.

27. Louis, 21 mai 44.

28. Louis, 23 avril 44. Phrases soulignées sur l'original.

reprises Loulou²⁹ –, ils doivent craindre leur zèle dans l'examen du linge propre entrant : « Ne mettez rien dans mon linge, des fois [que] ça ne passerait pas »³⁰.

Louis écrit avec des mines de crayon, mais aussi avec une épingle ou un clou : « Je grave mes gamelles, mon lit et les murs, ma cuvette : tout porte mon nom. Tout comme ceux qui m'ont précédé. ». Notons que les Archives de la Côte-d'Or conservent, avec ses lettres, un couvercle de boîte de confitures gravé par lui sur ces deux faces, les phrases s'enroulant en colimaçon³¹.

J'ai eu faim en attendant le 2ème colis

« J'ai eu faim en attendant le 2ème colis »³², « C'est triste, rien à manger. (...). Si j'avais à manger »³³... Dans cet ensemble de lettres, il n'y a pas moins de 10 occurrences du mot *faim* et 20 du verbe *manger*. Les douleurs de la faim sont lancinantes et obsédantes. Ce ne sont pas les rares colis de nourriture que la famille est autorisée à adresser à Loulou qui la font disparaître : « Si j'ai droit à un colis par mois, mettre beaucoup à manger »³⁴. Même le sommeil ne parvient pas à la calmer : « Dans le prochain colis, envoyez de la semoule pour mettre dans la soupe. C'est bon »³⁵. Et le seul colis qui lui a été adressé par l'une des œuvres sociales du maréchal Pétain a été bien vite englouti : « La semaine s'est bien passée ; j'ai touché un colis du Secours national : 500 gr pain d'épices, 250 gr pain d'épices fourré, chocolat, biscuits, semoule, pruneaux. On nous a donné de la confiture, du rikisse (*sic*, pour réglisse ?), fromage et sucre. Ça allait. J'attends votre colis néanmoins »³⁶.

Ah, manger comme avant ! « Je vous assure que je mangerais bien une polka ou un goughoff ou un bon beaf »³⁷, mais encore « les biscuits Siroco [qui] sont les meilleurs, car ils sont comme la soupe du vieux Coco : ils tiennent au ventre »³⁸.

La chance – si l'on peut dire – de Louis, c'est d'avoir une famille habitant à la campagne, c'est-à-dire pouvant tirer quelques produits du jardin et faire jouer des solidarités familiales ou de voisinage, ce qui permet de moins mal supporter la rigueur du système de cartes et tickets de rationnement : « J'ai apprécié les confitures et surtout celles aux framboises – à double titre. Je viens de les finir à l'instant. J'ai encore un peu de sucre pour lundi et j'attends mardi. J'ai apprécié le lard car ça se conserve bien, et la terrine, et tout enfin. Remercie les généreux donateurs, à eux ma reconnaissance éternelle »³⁹.

Mais les gardiens remettent-ils l'intégralité des colis à Louis ? Pourquoi, lui qui aimait tant les cerises et les fraises, ne dit-il jamais s'en être régalé ? On imagine sans peine les sentiments de sa mère qui comprend certainement ce qui se passe quand elle va, comme en ce début juin, « porter un bon colis [contenant] : terrine, viande, saucisson, rissoles, beurre, fromage de chèvre, pain d'épices, gâteau, anis, bonbons, lard, confitures, œufs, thon, cerises, fraises, pain et linge »⁴⁰.

Il lui en faut de l'opiniâtreté à Louise pour aller voir son fils sans se décourager. Toute visite est subordonnée à l'obtention d'un billet de parloir délivré par les services du tribunal militaire : « Je suis allée rue du Lycée⁴¹, hier matin, en revenant de cette prison maudite, pour demander la permission de

29. Louis, 21 mai et 7 juin 44. In Louise à Louis, à Gevrey-Chambertin, le 22 juin 44 : « Je suis bien contente de ne pas trouver de la vermine dans tes effets. Plusieurs personnes m'ont dit qu'elles trouvaient des poux ».

30. Louis, 23 avril 44.

31. ADCO, 6J 97. Une boîte d'un kg de confitures est faite d'un cylindre de carton épais, fermé par deux couvercles de métal.

32. Louis, 23 avril 44.

33. Louis, 1er mai 44.

34. Louis, 23 avril 44.

35. Louis, 8 mai 44.

36. Louis, 8 mai 44. Le 26 mai, dans une lettre soumise à la censure, Denise écrira à son frère : « Demain, le 27, le Maréchal vient à Dijon ; en cet honneur, les Dijonnais vont toucher des suppléments d'alimentation. Je crois qu'ils sont heureux !!!! ».

37. Louis, 1er mai 44.

38. Louis, 21 mai 44.

39. Louis, 21 mai 44.

40. Louis, 9 juin 44.

41. Siège du tribunal allemand.

te voir, mais ce n'est que toutes les trois semaines que l'on a droit, alors je retournerai jeudi si je le puis »⁴².

Et quand elle l'obtient, c'est pour voir son fils pendant 10 minutes, au prix d'une expédition d'une demie-journée éprouvante à tout point de vue : « Me voici encore une fois de retour de cette maudite prison. Tu peux croire que je fais mon chemin de croix d'être obligée d'aller dans cette maison. Tu as dû être satisfait de trouver dans ton colis toutes ces bonnes choses. Je voudrais pouvoir en mettre encore davantage. La prochaine fois, je te ferai des rissoles, c'est très bon et ça économise le pain. La viande ne doit pas bien se conserver par cette chaleur. J'avais tout enveloppé dans un torchon, croyant que tu l'aurais gardé pour l'envelopper, mais tu me l'as retourné. A l'avenir, il faudra le garder. Bien des personnes habitant Dijon peuvent apporter des viandes en sauces et même des légumes chauds. Quant à moi, je ne puis pas le faire car il faudrait que j'aie fait chauffer chez nos amis. Mais comme je tiens à arriver une des premières, je ne passe pas. Aujourd'hui, j'arrivais à 8 h, je pars par le 1er tram, et je quittais à 10 h. Je suis rentrée par le tram de 10 h 1/2 à Dijon. On voit toujours les mêmes personnes à la porte. J'ai fait connaissance avec plusieurs d'entre elles. Que veux-tu, nous partageons les mêmes soucis. »⁴³.

Pour qu'on ne sache rien

Louis est mis au secret, comme nous l'avons dit. Le régime est sévère, tout étant fait pour qu'il n'en sorte que très rarement et ne dialogue pas avec d'autres co-détenus. Mais Louis est combatif...

Intra muros, les occasions d'échanger quelques mots sont rares. La toilette s'effectue en cellule et non pas devant des lavabos collectifs : « J'ai changé de linge aujourd'hui et me suis lavé les pieds dans ma cuvette. L'eau pour boire, je la mets dans les boîtes de confitures. »⁴⁴.

La corvée de tinettes, en principe quotidienne, peut permet de communiquer à la va-vite, mais rien n'est garanti : « Pour le moment, plus de corvées de tinettes, c'est certainement pour qu'on ne sache rien », écrit Louis dans sa lettre portant fièrement l'en-tête « Hôtel de la Résistance, 1^{er} mai 1944 ». Si Louis peut aussi miser sur les mouvements, c'est sur la base de « toutes les trois semaines aux douches, deux fois par semaine en promenade »⁴⁵.

Durant la journée, « on ne peut pas parler »⁴⁶ avec les occupants des cellules voisines, ni avec les femmes qui sont aux fenêtres de l'aile d'en face, une interdiction que Louis a contournée plusieurs fois. En cas de transgression de la règle, les sanctions habituelles sont le changement de cellule ou la descente au mitard : « Je viens d'être changé de cellule depuis le 18 mai. Je suis à celle en face, parce que je causais avec les femmes et cela a été répété. C'est la seule sanction, heureusement car je ne tenais pas à descendre à la cave »⁴⁷.

Face à ces pesantes contraintes, Louis réagit et fait part de deux idées à sa mère et à sa sœur : « Si vous m'envoyez quelque chose, enveloppez une chose ou 2 dans un demi-journal, j'aurais quelques nouvelles »⁴⁸. Mais probablement se doute-t-il que le très collaborateur *Progrès de la Côte-d'Or* ne lui apprendra pas grand-chose, c'est pourquoi il leur fournit une liste de messages codés susceptibles d'échapper à la censure : « Si les Anglais débarquent au Nord, dire *Ton cousin est venu passer quelques jours à Gevrey venant de Paris*. S'ils viennent au Sud, dire *Lyon*, et Ouest, dire *Bourges*. Si les Russes avancent toujours dire *Ton oncle est venu nous voir*. Et si tout se fait en même temps, dire *Ton oncle et ton cousin sont arrivés de Lyon, Paris, Bourges*. »⁴⁹. Il en fait de même avec les nouvelles locales : « Je voudrais bien savoir où ils vont bombarder. Pour cela, dites : *Denise est partie en déplacement avec son patron dans telle et telle ville*, comme cela, je serai renseigné. N'y a-t-

42. Louise et Denise, à Gevrey-Chambertin, le 9 juin 44.

43. Louise et Denise, à Gevrey-Chambertin, le 22 juin 44.

44. Louis, 1-8 mai 44.

45. Louis, 4 juin 44.

46. Louis, 21 mai 44.

47. Louis, 21 mai 44.

48. Louis, 25 avril 44.

49. Louis, 9 juin 44.

il eu personne de descendu dans Gevrey ou les environs, dites : *Un tel est mort subitement, je comprendrai.* »⁵⁰.

Sa mise au secret n'a pas empêché Louis d'apprendre – avec trois jours de retard – que le Débarquement en Normandie avait eu lieu : « Enfin le jour tant attendu est arrivé, c'est l'espoir qui va tous les jours grandissant. J'ai appris cet heureux événement vendredi 9 aux douches »⁵¹. Ce qui lui fut confirmé par sa mère peu après selon le code convenu.

Pour Pâques, je me suis confessé en morse

Loulou a toujours eu un caractère convivial et est fidèle en amitié. La prison lui coûterait-elle, à ce titre, plus que de raison ? Si Loulou se montre parfois résigné : « Je voudrais bien être vers les copains, mais tant pis, Dieu est le seul maître »⁵², fondamentalement, il n'est pas homme à se replier sur lui-même. Et comme la Résistance sut unir ceux qui croyaient au Ciel et ceux qui n'y croyaient pas, Loulou, le jeune communiste, fit de l'abbé Hubert Belorgey son camarade, tandis que le prêtre le fit entrer en communion : « J'ai un bon voisin, un prêtre de St-François qui me donne à manger pour le corps et l'âme. Nous faisons du morse pour causer, et ainsi pour Pâques je me suis confessé et ai reçu l'Absolution »⁵³. Ensemble, ils se jouent des Allemands : « Avec mon camarade le curé, nous avons réussi à avoir une mine. Mais il faut nous en envoyer plusieurs. »⁵⁴. Le 1^{er} mai, quand l'abbé sera parti pour la déportation, Louis fera savoir aux siens qu'il ne le voit plus. Preuve qu'il le cherchait.

Que demandait Louis à Dieu ? Quand il est entré dans la cellule A59, il s'est souvenu d'avoir assisté au service religieux à la mémoire de Roger Protheau, son camarade de Corgoloin, près de Nuits-Saint-Georges, « fait prisonnier en septembre 1943 à Cessey-sur-Tille, avec 14 camarades et qui furent fusillés le 22 novembre »⁵⁵. Ce jour-là, il pria pour « que Dieu [lui] donne la force de les venger encore, et le courage de les suivre »⁵⁶. Mais Louis ne contredira pas sa mère quand elle évoquera un autre idéal que la vengeance : « Le jour de l'Ascension, j'ai communié en demandant à Dieu d'apaiser tes souffrances et les nôtres, celles de tous ceux qui souffrent, de faire cesser la guerre et de retrouver la paix bienfaisante »⁵⁷.

Louis se dit que Dieu est clément à son endroit : « J'ai demandé à Dieu de revoir ma mère et de l'embrasser, cette pauvre maman qui doit bien souffrir mais qui ignore ma situation. Dieu a été généreux envers moi, puisque le 11 mai, j'ai revu cette pauvre maman, elle m'a serré dans ses bras comme étant petit, et m'a embrassé. »⁵⁸. Peut-être même continuera-t-il de veiller sur sa vie comme il l'a fait jusqu' alors : « Ici, je me dis : Non, il est impossible que tu meurs à 21 ans, cela ne se peut pas. Je reverrai des beaux jours et reboirai le petit rosé maison... Qui sait, Dieu et le Destin ont-ils voulu me mettre à l'abri d'une mort que j'aurai[s] trouvée en guérillant. »⁵⁹.

Mais Loulou n'est pas un opportuniste reniant son idéal contre une foi de circonstance. Il prend le soin de s'adresser spécialement à ceux de ses compagnons de lutte qui pourraient ne pas le comprendre, rédigeant à leur intention un billet qui clarifie sa réflexion et légitime son recours spirituel : « A mes camarades du parti. Ce n'est pas parce que seul je prie Dieu ou que je me sois confessé, que je suis un renégat, mais parce que j'ai trouvé là une consolation. Je peux mourir, je sais que j'aurai fait tout mon devoir, que j'aurai suivi la ligne que l'on m'avait tracée. Et je suis prêt à faire le sacrifice de ma vie pour la victoire de mon grand Parti. Je suis né comme cela, depuis 12 ans, je suis

50. Louis, 24 avril 44. Louise a employé ces différentes conventions à plusieurs reprises.

51. Louis apprend le Débarquement de Normandie trois jours après le début des opérations, alors que la majorité des détenus de la prison de Dijon en a eu connaissance le jour-même.

52. Louis, 24 avril 44.

53. Louis, 23 avril 44.

54. Louis, 24 avril 44.

55. relevé d'un graffiti, 26 avril 44.

56. relevé d'un graffiti, 26 avril 44.

57. Louise à Louis, à Gevrey-Chambertin, le 26 mai 44.

58. Louis, 18 mai 44. Louis reprend le thème de la générosité et de la clémence le 21 mai.

59. Louis, 21 juin 44.

Communiste, j'y reste et y resterai jusqu'au bout. Rien ne me changera »⁶⁰. Un billet qui, intercepté, coûterait cher, à coup sûr.

Ahmed, c'est un bon camarade

Autour du 21 mai, Louis a pour voisin de cellule « un Algérien qui est prisonnier de guerre. Il est enfermé depuis 9 mois et est sans nouvelles (depuis 2 ans) de son père. On ne dirait pas un Algérien. C'est un bon camarade. (...). Il faudrait écrire à Monsieur Georges Carré à Saint-Sauveur (Yonne) en disant : Ahmed est maintenant à Dijon. Il a quitté Auxerre. Les Allemands ont trouvé la lettre de Mr Carré, et que le régime de Dijon est plus sévère qu'Auxerre. Pas tabac, pas de cartes, est tout seul »⁶¹.

Pour contourner l'interdiction qui leur est faite de se parler d'une cellule à l'autre, les deux hommes sont fidèles à l'école du morse : « Je viens de faire une séance de morse avec l'Algérien. C'est lui qui me l'a appris et ça va bien plus vite que de taper A = 1 coup, B = 2 coups, etc. On se raconte beaucoup de choses, et le temps passe vite. »⁶².

Louis souhaite que l'on aide Ahmed qui est « un déshérité de la guerre »⁶³. Louise fait le nécessaire sur le plan vestimentaire, et le 2 juin, Louis peut écrire : « Mon camarade Ahmed vient de recevoir un pantalon bleu. Je suppose que c'est toi qui lui a envoyé. J'ai reconnu le papier et l'écriture, car le paquet était devant sa cellule quand nous sommes revenus de promenade. »⁶⁴.

C'est ainsi que furent adoucies les dernières semaines de la vie d'Ahmed Yahia, fusillé le 31 juillet 1944 et qui repose *in perpetuum* au cimetière de Dijon aux côtés d'autres martyrs.

Mouton ou aviateur ?

Louis aurait-il été approché par un mouton, c'est-à-dire un faux détenu introduit dans sa cellule afin de le faire parler après l'avoir mis en confiance ? Nous n'excluons pas cette hypothèse, même s'il nous appartient d'être prudent en cette matière.

Peu avant le 21 mai, Louis est « à côté » de Raymond Degrange qui lui confie être « un parisien [ayant] été arrêté à Pierrefontaine, frontière Suisse, avec un capitaine de la RAF porteur de 10 millions de francs en dollars », tout en ajoutant avoir « été enfermé à Belfort, puis transféré à Dijon le 8 mai ». Par solidarité, Louis commença par lui donner « une demie couronne de pain, du pain d'épices, sucre et un œuf ». L'homme dit encore à Louis avoir reçu « un colis de linge » grâce à une première complicité, mais aussi chercher à recevoir « un colis de victuailles », le tout avant de lui demander de faire parvenir une lettre à sa mère, ce qui, convenons-en, est un service plus difficile à rendre et autrement compromettant. Sans montrer d'hésitation, généreusement – ou imprudemment –, Louis s'adressa à la sienne : « Il doit me donner une lettre pour sa mère. Si tu ne la vois pas, tu écriras à sa mère en disant : Raymond Degrange... » ; et Louis continue sa lettre en reprenant à son compte le récit de cet homme, tout en précisant : « [Il a] bon moral. Il s'ennuie un peu. Son cas n'est pas grave, il nie connaître cet Anglais », avant d'indiquer : « Voici l'adresse, tu mettras la tienne au dos : Madame Degrange, 20, rue Royal[e], Paris, 8ème »⁶⁵. A la suite de quoi, pendant un mois, Louis ne parlera plus de Raymond Degrange, rompant son silence le 21 juin pour écrire : « Je crois que Raymond Degrange a été libéré le 16 au soir ».

Entre temps, soit le 2 juin, Louis peut transmettre à sa mère les confidences de l'aviateur en question, ainsi qu'une lettre écrite par lui et datée de la veille. Louis en apprit des choses ! L'homme qui lui a dit s'appeler Joseph Guillaume « est un Belge qui doit être naturalisé Anglais, autrement dit,

60. Louis, 28 avril 44.

61. Louis, 21 mai 44.

62. Louis, 22 mai 44.

63. Louis, 22 mai 44.

64. Louis, 2 juin 44.

65. Louis, 21 mai 44, pour cet ensemble de citations.

il était en France pour espionner et organiser la Résistance. Il est officier de la RAF et avait 10 millions de francs en dollars au moment de son arrestation à la frontière suisse ». Louis affirme même que Joseph Guillaume est « capitaine de la RAF » et « membre de l'Intelligent Service (*sic*) ».

Qui plus est, l'homme qui voudrait que sa lettre parvienne a bon port et qu'on ait des nouvelles de lui, indique à Louis les adresses exactes de sa sœur et de son épouse – une Anglaise –, respectivement à Tamines et à Bost-les-Tirlemont, en Belgique, mais encore « une adresse pour l'Angleterre », afin de « prévenir de suite le Belgian Security, Belgrave Square, London SW 1, qu'il est ici, en donnant son nom. Dire qu'il a été pris à la frontière suisse ».

N'est-il pas bien naïf Louis de croire qu'un officier membre de l'*Intelligence Service* puisse lui livrer tant de secrets en de telles circonstances ? Y compris son pseudo : « Phénix » !

Pour notre part, jusqu'à plus ample informé, Joseph Guillaume nous semble être un agent des services secrets britanniques bien curieux... A franchement parler, il nous est plutôt suspect. D'autant qu'il va faire passer, dans les jours suivants, à Louis deux autres billets écrits de sa propre main : logiquement, un militaire formé pour accomplir des missions clandestines devrait éviter de multiplier les risques d'être confondu. Troublant aussi est le fait qu'il pose à Louis des questions admettant des réponses susceptibles d'intéresser la Gestapo : « Reçois-tu des nouvelles dans tes colis ? As-tu la preuve que ta mère reçoit tes billets ? ». Et inquiétant encore que Louis en vienne à suggérer à sa mère de renouer certains contacts : « Pour cette 2ème chose, voir l'Américaine, mettre en œuvre la Croix-rouge. Et si Jean Gallois est toujours en relation avec des types de la Résistance, c'est-à-dire du BOA (parachutages dont faisaient partie *Roger* et *Julien*⁶⁶), voir un radio qui émet et faire prévenir le Belgian, avec la Croix-rouge anglaise pour les colis. »⁶⁷. Rien que par ces deux phrases, il y aurait de quoi mettre tout un réseau en grave danger.

Habile manipulateur ce Joseph Guillaume, *alias Phénix* ? En tout état de cause, il utilise plusieurs registres de la persuasion. Par exemple, il joue avec les sentiments de Louis : « Si je sors d'ici, je te promets d'aller saluer ta maman, ce serait même très beau si nous allions ensemble. (...). Si ta mère écrit chez moi (...), qu'elle dise que je veux mourir en soldat avec le sourire, et que mes dernières pensées seront pour tous les miens, surtout pour ma brave femme et mes deux braves enfants Marie-Rose et Désiré ». Autre exemple : il agite – jusqu'au cynisme – l'attrait de l'argent. Oh, non pas acheter Louis ou Louise qui n'en ont jamais fait le gouvernement de leur vie, mais comme dans l'espoir d'appâter tel ou tel de leur entourage : « N'y aurait-il pas dans votre famille ou vos amis une personne qui voudrait m'expédier des colis ? Elle pourrait acheter au marché noir à n'importe quel prix. Moi ou ma famille paierait plus tard. (...). Je me fiche pas mal du prix ».

Nous savons que Louise, méfiante, n'écrivit pas à Madame Degrange et ne réexpédia aucun des trois courriers de Joseph Guillaume, mais elle fit parvenir à ce dernier vêtements et vivres.

Ultima verba

Le 26 juin 1944, dix résistants comparaissent devant le tribunal militaire allemand qui siège salle de Flore, à l'hôtel de ville de Dijon, pour être condamnés à mort.

Le soir même, Alfred Stanke, sergent-infirmier, cherche à sauver les condamnés en s'adressant à la résistance dijonnaise, mais vainement. Ne serait-ce pas déjà lui dont Louis parle fin avril : « Je ne suis pas maltraité. Même bien vu d'un gardien »⁶⁸ ? En tout état de cause, frère Alfred est devenu célèbre après la guerre, grâce à la publication d'un livre et à la réalisation d'un film, tout deux porteurs d'un même titre – *Le Franciscaïn de Bourges* – et rendant hommage à cet Allemand qui n'avait de cesse de soulager les souffrances des résistants enfermés et de transmettre du courrier à l'extérieur⁶⁹.

66. Probablement : *Roger Philipson* et *Maxime Guillot-Julien*.

67. Louis, 2 juin 44.

68. Louis, 24 avril 44.

69. Voir notre bibliographie.

Le 27 juin à l'aube, au stand de tir de Montmuzard, neuf d'entre eux sont exécutés : Bernard Chevrier, Marcel et René Colin, René Contassot, Roger Désertot, Robert Moreau, Louis Perrot, Jean Sanchez, Paul Sirdey. Le dixième, Jules Beau, père de huit enfants, avait eu l'autorisation de faire un recours en grâce, grâce qui lui fut refusée : il sera fusillé le 11 juillet.

A maintes reprises dans sa correspondance d'avant comparution, Louis a évoqué le sens qu'il a donné à sa vie. Il a justifié son engagement et revendiqué la fidélité à son idéal : « J'aurai lutté toute ma vie pour mon Parti. Pas un instant je ne me serai écarté de la ligne qu'il m'avait tracée. C'est pour lui que je vais mourir, et j'en suis fier »⁷⁰. Transcendant ses choix partisans, Louis a donné aussi sa vie pour que Vive la France, comme il le crie 11 fois, convaincu que « La France sortira grandie de cette épreuve, et [que] l'ouvrier d'Europe connaîtra un monde meilleur »⁷¹.

Louis est tranquille avec sa conscience car il a agi contre l'occupant et préparé, avec ses camarades, la Libération et l'avenir. Finalement, après s'être relié à son idéal et à la France, à quelques heures de la mort, Loulou revient vers les siens dans une dernière lettre⁷² qui se lit avec émotion :

ULTIMA VERBA

Petite Nina, Denise chéries, Bibiche adorée.

"En la coupe où je buvais la vie, Il ne restait que la lie"

Cette lettre est ma dernière page et Dieu va bientôt la tourner.

Je vais recevoir les derniers sacrements. Je veux te prouver une dernière fois mon amour, te donner une dernière satisfaction. Mais quoi qu'il en soit, je reste fidèle à l'idéal qui anima ma vie depuis tant d'années.

Petite Maman, tu vendras le fonds et le matériel si tu en trouves l'occasion, mais pas un instant ne disperse le patrimoine, chèrement acquis par celui aux côtés duquel je voudrais être inhumé, dans cette terre que j'ai plusieurs fois mouillée de mes larmes à votre insu.

Je ne regrette que de ne pas pouvoir te cajoler sur tes vieux jours et te rendre ce que tu m'as donné avec tant d'abnégation.

Quant à toi petite Denise, soigne bien la maman, console-la bien, reste avec elle le plus longtemps possible. Consolez-vous, car vous n'aurez jamais la vision de ma mort.

Denise, je te défends de porter mon deuil. Je ne portais pas celui des autres et celui de Papa entre autres.

Pendant ces 4 mois, j'ai prié et pensé à vous tout le temps ; c'est là que j'ai trouvé les plus douces consolations. La mort n'a pas voulu 2 fois de moi, c'était pour me laisser te revoir et me soulever le voile de l'avenir.

Mes dernières pensées sont pour tous les miens, la mémère chérie, et vous trois plus particulièrement, et toi petite Maman chérie, tu sais mieux que quiconque quelle sera ma dernière parole.

Avec cette lettre, je joins les images saintes que vous m'avez envoyées, ce sera des reliques pour vous. Bibiche et Mr Bertrand vous en donneront d'autres.

Je reste celui que j'ai toujours été, car la mort ne me fait pas peur.

Adieu ma famille.

Adieu Nina, Denise, Bibiche chéries et grand'mère.

Adieu tous mes camarades et amis.

Adieu pour la vie. J'espère vous revoir là-haut.

Votre Loulou

70. Louis, 18 mai 44.

71. Louis, 28 avril-1er mai 44.

72. La dernière lettre de Louis fut acheminée par la voie postale ordinaire. Elle était accompagnée de trois images pieuses : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et L'Offrande des mérites de la T. Ste Vierge, et d'un feuillet *Croisade pour obtenir la canonisation du Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort*. - C'est par cette lettre que Louise et Denise apprirent la mort de Louis. Louise Perrot a souhaité être inhumée en emportant l'original avec elle. Les tout derniers mots écrits par Louis sont ceux qui sont au dos de l'enveloppe cachetée conservée aux ADCO.

"Et mon âme au moment qu'elle expire, S'exhale comme un son triste et mélodieux"

Au dos de l'enveloppe, de sa main Louis écrit encore : Fermée par mille baisers

Sources

Archives départementales de la Côte-d'Or (ADCO), 6J 97 (don de Mme Denise Perrot-Mortet, communication réservée).

Service historique de la Défense, Gendarmerie (SHD-G), 21E 14.

Bibliographie

Amicale des anciens élèves de l'Ecole normale et SNI, *Les quatre Normaliens de Dijon*, Dijon, CRDP, 1968 (1^{ère} éd.), 65 p., ill., préf. Marcel Bouchard, recteur de l'Académie de Dijon, présent. André Lamalle. Rééd, Dijon, CRDP, 1983. [Dont La prison de Dijon et Lettres de Pierre Vieillard et René Romenteau : p. 37 et sq].

ARVET, Henri, *Des geôles de la Gestapo de Dijon à l'enfer de Buchenwald et Dora : Souvenirs et impression d'un rescapé dijonnais*, Dijon, Darantière, 1948, 164 p., ill. de Jean François, avant-propos de F. Boissard.

BARON, Danièle, « Cris et chuchotements dans les prisons », *Le Patriote Résistant*, 726 (avril 2000), p. 10-11. [Concerne la prison de Chalon-sur-Saône].

FOUCART, Jacques, *Les graffiti de la rue d'Auxonne*, Dijon, Jobard, 1946, 60 p. [La maison d'arrêt de Dijon est sise 72 rue d'Auxonne].

GORET, Jean-Paul, *Les sonnets d'un tôlard*, Semur-en-Auxois, Clerc-Darcy, 1945, ill. [L'auteur fut interné à la prison de Dijon, puis au fort d'Hauteville-lès-Dijon].

GUIGUE, Sylvie, *Départs et retours des déportés de Côte-d'Or pendant la Seconde guerre mondiale*, Dijon, Université de Bourgogne, mémoire maîtrise histoire, 1996, 2 vol.

La vie à en mourir : Lettres de fusillés, 1941-1944, Paris, Tallandier, 2003, 367 p., Lettres choisies et présentées par Guy Krivopissko, préface de François Marcot. [Dont la dernière lettre de René Laforge, prison de Dijon, 7 mars 1942, p. 140-141].

MARLOT, Eugène, *Sac d'os, récit-témoignage*, Dijon-Quetigny, Darantière, 1999, 189 p., préf. de Maurice Voutey. [Témoignage sur la prison de Dijon : p. 25-33].

MAUERHAN, Michel, « Le frère Alfred Stanke qui vient de mourir fut aussi Le Franciscain de Dijon », *Les Dépêches*, 15 sept. 1975. [Dont le témoignage de Charles Troncin, résistant, qui reçut A. Stanke, chez lui, la veille de l'exécution de Louis Perrot et de ses camarades].

PEDRON, Pierre, *La prison sous Vichy*, Paris, L'Atelier-Ed. ouvrières, 1993, 239 p., coll. Champs pénitentiaires, préface de Denis Peschanski.

PESCHANSKI, Denis, *La France des camps : L'internement, 1938-1946*, Paris, Gallimard, 2002, 555 p.

TOLEDANO, Marc, *Le franciscain de Bourges*. Paris, Flammarion, 1967 (J'ai lu, 1976), préface du colonel Rémy, postface d'Arnaud de Vogüé. [Alfred Stanke, dit le franciscain de Bourges, connu pour son humanité, quitte Bourges au début d'avril 1944 pour être muté, en qualité de sergent-infirmier, à la prison de Dijon].
